48e ANNÉE. — N° 16.986

DIRECTION & ADMINISTRATION: 8, rue de Cheverus, BORDEAUX

AGENCE A PARIS: 8, boulevard des Capucines.

LA PUBLICITÉ EST REÇUE aux Bureaux du Journal, à l'Agence Havas à Paris et à Bordeaux

ABONNEMENTS	3 mois	6 mois	1 an
Gironde et limitrophes	8 50	16 f.	30 f.
France et Colonies...	9 »	17 f.	32 f.
Etranger.....	10 »	20 f.	40 f.

La Petite Gironde

10 c. le numéro — LE PLUS FORT TIRAGE DES JOURNAUX DE PROVINCE — Le numéro 10 c.

JEUDI 14 NOVEMBRE 1918
SAINTE VÉNÉRANDE
SOLEIL : lever 6h54; coucher 4h39
LUNE : pleine le 18; D. Q. le 25

Les plénipotentiaires allemands dans nos lignes

(De notre correspondant spécial accrédité auprès des armées)

LEUR ARRIVÉE

Aux armées, 10 novembre (retardée). — Dans la soirée du 7, des soldats de la 3e compagnie du 171e d'infanterie faisaient leur service, couchés dans la boue de novembre, en ligne de tirailleurs, à 1.200 mètres nord-est du gros chef-lieu de canton de La Capelle, de rudes poilus de la région de Belfort, un peu las évidemment de quatre jours de combats qu'ils venaient de soutenir. Une section qui gardait la route allant de La Capelle à Rocquigny vit tout à coup dans le brouillard, aux environs de 21 heures, la lumière éclatante de phares d'automobiles éclairer la nuit.

Le cortège était attendu, signalé depuis le matin, par les radios allemands dont le texte a été publié. Le retard même, causé par le mauvais état des routes, était prévu. Les représentants envoyés par la 1re armée avaient un peu perdu patience, et le commandant de Bourbon-Busset, chef du 2e bureau, représentant le général Debeney, commandant de la 1re armée, était couché à la villa Pâques, à La Capelle, où était installé le P. C. d'une division. Un jeune officier de vingt-cinq ans, le capitaine Lhuillier, commandant le bataillon des avant-postes, se plaça au milieu de la route et leva les bras.

Dans la nuit opaque il avait distingué le drapeau blanc des parlementaires flottant au-dessus de l'automobile de tête. Une sonnerie de trompette aux sons lugubres annonçait de loin le cortège. Les soldats avaient compris

Ce cortège, sans faste, dans les ténèbres, c'était l'Allemagne venant demander merci.

Les autos s'arrêtèrent, un général en grand uniforme, la poitrine couverte de tous ses ordres, auxquels il pouvait autrefois joindre la Légion d'honneur, descendit de la première voiture et se présenta : « Général Winterfeld, de la mission des parlementaires allemands. » Et il ajouta tout aussitôt :

« Mon capitaine, je vous fais toutes mes excuses d'arriver en retard. Des événements d'ordre matériel en sont cause. Je vais vous présenter les parlementaires qui m'accompagnent.

« Général, répondit le capitaine, je n'ai pas qualité pour vous recevoir. Veuillez remonter en voiture et me suivre. »

La scène inoubliable, la scène historique qui marque la capitulation de l'Allemagne, qui signifie la défaite des forces malfaisantes acharnées depuis quatre ans contre la liberté, contre le droit, contre l'humanité, n'a pour témoin que quelques soldats en longues capotes, boueux, las, appuyés sur leurs mitrailleuses ou sur leurs fusils, les soldats de la noble cause, dont le reflet des phares allonge, allonge encore les statures, dignes jusqu'au bout. Dans la victoire comme dans la lutte, ils regardent sans un geste, sans un cri, fiers peut-être intérieurement de constater de si près le résultat de leur héroïque effort, mais silencieux, plus beaux que jamais.

Les parlementaires sont remontés dans leurs autos. Seulement le caporal-clairon Sellier a remplacé sur le siège de la première voiture le trompette allemand, et au lieu des notes mornes qui déchiraient la nuit jusque-là, tout le long de la route éclatent les sonneries allègres, les sonneries entraînantes, victorieuses, des corps composant la 166e division, qui garde le secteur : 171e d'infanterie, 19e et 26e bataillons de chasseurs à pied.

Réveillés, les soldats se dressent à l'appel de ces refrains familiers, accourent vers la route suivant la file assez lente des autos. Le cortège arrive ainsi grossi à l'entrée de la petite ville autrefois si vivante et si riche, à la maison qui abrite le P. C. du chef de bataillon Ducornet, commandant en ce point les avant-postes.

Les parlementaires sont reçus par cet officier supérieur et par le colonel Marquet, commandant le 171e d'infanterie. Brève et froide entrevue, et quand les autos ressortent de la foule des soldats curieux accourus, une solennelle, une émouvante clameur s'élève : « Vive la France ! »

Elle a jailli spontanément des rudes poitrines qui se sont dressées en rempart devant la mère-patrie, l'ont préservée du suprême esclavage. C'est la seule manifestation qu'entendront les Allemands.

On guide les parlementaires vers la villa de M. Pâques, dans une rue latérale. C'est une sobre maison bourgeoise, briques et pierres de taille, avec au milieu un pavillon en avant-corps que précède un perron de quelques marches.

Là, au seuil l'attend le commandant de Bourbon-Busset. Très grand, d'une distinction suprême, un type accompli de la vieille et impérissable race française. Derrière lui sont rangés les officiers de l'état-major du général Debeney : le capitaine d'artillerie Pillet, le capitaine Brunet, un des collaborateurs du commandant de Bourbon-Busset; le capitaine Talouseau, qui n'est autre que le vigoureux écrivain Jean des Vignes-Rouges, l'un des plus véridiques annalistes de cette guerre.

Puis, le commandant du Frétay, du 31e corps; le commandant Ducornet, qui, depuis 1914, commande le 26e bataillon de chasseurs à pied et dont la croix de guerre s'orne de huit palmes; le colonel Marquet, commandant le 171e d'infanterie; enfin un capitaine de chasseurs de la division.

Les présentations se firent dans la cour même de la villa, qu'ombragent de grands sapins, à la lueur des phares des autos.

D'abord, le général de Winterfeld présente « Son Excellence M. Erzberger », chef de la mission, et les autres plénipotentiaires.

Le commandant de Bourbon-Busset, à son tour, nomme les officiers qui l'accompagnent et doivent accompagner les envoyés du G. Q. G. allemand de tout l'empire.

Puis, il convie ses hôtes à entrer afin de régler quelques questions matérielles. L'audience a lieu dans un petit salon dont le cadre le plus marquant est une reproduction du portrait classique de Napoléon Ier en uniforme de garde.

Il y a eu dans l'après-midi quelques malentendus. Plusieurs parlementaires ont franchi les lignes avec le drapeau blanc pour se plaindre que nos soldats continuassent à tirer — faute d'ordres — alors qu'on avait fait croire aux leurs qu'un armistice était signé. Or la cessation du feu ne s'entendait que pour la route que devaient suivre les envoyés. Il y en avait trois possibles.

« Excellence, dit d'abord le commandant, je dois tout d'abord dissiper un malentendu. Nous avons récusé, après midi, trois parlementaires d'une division allemande, venus nous dire qu'ils croyaient que l'armistice était signé. Il est bien entendu qu'à l'heure actuelle les opérations continuent. »

Le maréchal Foch, le lendemain, devait en refusant toute suspension d'armes confirmer, sur ce point, la manière de voir du haut commandement.

« Mais certainement, répondit le général, il y a erreur d'interprétation de la part de cette division. »

Enfin, dans une conversation, toute de courtoisie, et qui ne pouvait être autre, les détails distincts relatifs à la continuation du voyage furent réglés.

Le général de Winterfeld s'exprimant en français avec aisance, — on a rappelé ces jours-ci qu'il vécut longtemps à Paris comme attaché militaire à l'ambassade et qu'il n'eut qu'à se louer de notre hospitalité, — fit seul, du côté allemand, les frais de la conversation.

Le ministre Erzberger allait de long en large. Les autres figuraient les personnages muets.

Il fut décidé — c'était le parti adopté par le commandement français — que les parlementaires continueraient leur voyage vers l'intérieur et le G. Q. G. du maréchal Foch dans des automobiles françaises. Vers vingt-deux heures, tous les détails réglés, ils prirent eux-mêmes leurs valises dans leurs voitures et les transportèrent dans celles où ils devaient monter. Quelques minutes plus tard, ils retraversaient La Capelle, pavoisée, qui, libérée du matin, commence déjà à oublier la servitude particulièrement cruelle que lui a imposée une bande de pillards et de tortionnaires.

A minuit, par les routes lamentables que j'ai décrites d'un mot au début, M. Erzberger et ses compagnons étaient à Homélières, où ils allaient se restaurer, se reposer un peu au presbytère, dévasté, remis en état en hâte.

A une heure et demie, ils se mettaient en route vers le terme de leur voyage.

LEUR DÉPART

Aux armées, 12 novembre. — Ce jour du 11 novembre sera marqué pour moi d'une double vision ineffaçable : d'abord le dernier quart d'heure aux avant-postes français. L'ordre de cessation du feu avait été donné dans la nuit; il fut transmis aux unités successives comme un ordre d'attaque. L'armée l'annonça au corps, le corps à la division, la division au bataillon et ainsi de suite jusqu'à la section en ligne, qui elle-même envoya des coureurs aux poilus devant les Allemands pour les prévenir individuellement :

« Eh ! mon vieux ! armistice signé, ordre de cesser le feu à onze heures, officiel ! »

L'impression produite était indéfinissable et complexe. Il y en eut chez qui c'était comme un ressort qui se brise et qui pleurèrent; d'autres se mirent à parler pour ne rien dire avec volubilité; d'autres encore se taisaient comme si la nouvelle n'arrivait pas à leur entendement. Deux exclamations : « Ce soir, on pourra dormir, N. de D. ! » dit un soldat couvert de boue, aux regards fiévreux; un second s'assimile à Cambronne : « M... ! on les a eus tout de même ! » Voilà le mot qui résume tout et qui synthétise toutes les joies de nos admirables, de nos sublimes combattants : « On les a eus ! »

L'ordre de cessation du feu était pour onze heures; à neuf heures il était transmis d'un bout à l'autre du front. Si tel secteur pendant ces deux heures restait calme, tel autre semblait vouloir épuiser ses munitions d'obus et de balles. Les Allemands, pour n'en pas perdre l'habitude, inondaient certains points des lignes de leurs obus toxiques. C'était bien dans leur manière; ils tenaient à finir la guerre comme ils l'avaient conduite : par la cruauté et la déloyauté.

A onze heures, tout le paysage de guerre parut transformé. La paix étendait ses ailes sur les morts et les vivants, mais pas de fraternisation. Les adversaires demeuraient séparés par la haine. Il faisait un jour gris et triste; l'après-midi le soleil perça la brume, puis vint le crépuscule.

Nous étions à Tergnier, au milieu des briques amoncelées qui furent les murs de la gare. La nuit allait arriver; sur le rail luisant, un train de quelques wagons : c'est le train des plénipotentiaires allemands. Le silence règne dans les compartiments. La lumière filtre derrière les rideaux. L'officier français qui veille sur les plénipotentiaires, trois ou quatre civils, surgis on ne sait d'où, une quarantaine de poilus attentifs et trois journalistes, voilà les spectateurs de ce retour des vaincus.

On se communique ce détail, que parmi les wagons du train spécial ramenant les délégués allemands, se trouve celui tendu de soie verte où voyagea Napoléon III. C'est une curiosité sur laquelle on peut philosopher amplement, et que diraient, en cette occurrence, les choses si elles savaient parler !

Mais pendant notre songeuse contemplation, six autos puissantes sont arrivées. Ce sont celles qui ont amené les plénipotentiaires à La Capelle et qui reviennent chercher les voyageurs et leur suite. Aujourd'hui les aigles impériales font sur le jaune pâle des véhicules bien triste figure. On allume les phares. Des officiers allemands raides, désagréables, donnent des ordres brefs et gutturaux aux chauffeurs, aux sous-officiers conducteurs; ceux-là, en leurs capotes grises, n'ont pas perdu encore la morgue et la brutalité de leur caste.

Les portes des wagons s'ouvrent, les quatre plénipotentiaires et le personnel subalterne descendent sur le ballast et, par un fantôme de quai, vont rejoindre les autos sur la route. Erzberger passe le premier avec une figure et une allure de porteur de contraintes, une serviette sous le bras; il se dirige sans retard vers l'unique auto fermée. Cet homme d'Etat paraît craindre les courants d'air. Sans doute les quatre personnages de la capitulation ont épuisé les sujets de conversation, car chacun d'eux ne s'occupe que de lui-même.

Erzberger dispose de la limousine; von Winterfeld le suit en uniforme de général, avec, sur son casque, des lunettes d'automobiliste relevées. On voit de lui surtout deux yeux noirs, profonds, conçus dans un visage long et pâle. C'est le seul chez qui l'on puisse lire la douleur de la défaite. Oberndorff et Vanselow ont un petit air de désintéressement assez réjouissant chez eux. L'un, le civil, couvert d'une opulente fourrure, s'attache à n'être point surpris par l'humidité du soir; l'autre, gros et lourd, dans ses uniformes d'officier de marine, promène un sabre doré assez ridicule, ce qui ne l'empêche pas de veiller sur les valises et leur mise en place dans les voitures avec une sollicitude extrême.

Tout cela a été silencieux et bref. Les moteurs ronflent et vont se mettre en marche pour le retour en Allemagne. Alors, l'un de nous s'avance vers les plénipotentiaires, et s'écrie : « Vive la France ! » Les quarante soldats qui sont là répètent le cri d'une seule voix frémissante, et c'est le salut qu'emportent les vaincus, dont on aperçoit les yeux sombres et mauvais dans le fond des voitures. C'est fini.

Nous revenons par Noyon et Ribécours vers l'arrière. Il fait une nuit d'encre; mais, tout à coup, un prodigieux feu d'artifice embrase le ciel et découpe sur l'horizon noir des silhouettes fantastiques d'arbres, de villages, de ruines glorieuses. Ce sont les poilus du dernier quart d'heure qui brûlent, en signe de réjouissance, les provisions de fusées éclairantes. Des milliers de flammes bleues, blanches, rouges s'élancent dans le ciel opaque et l'emplissent d'étoiles; puis elles retombent doucement comme de fulgurantes larmes de joie. Et cela dure jusqu'à l'éblouissement absolu.

Emile THOMAS.

Les Français à Constantinople

Athènes, 13 novembre. — Le navire français « Ariadne » est arrivé à Constantinople le 8 novembre, ayant franchi le premier les Dardanelles. Le passage des escadres alliées se trouve légèrement retardé par la nécessité d'enlever un grand nombre de mines dérivantes ou échouées qui obstruent les détroits.

Prêt des Etats-Unis à la France

New-York, 13 novembre. — La Trésorerie des Etats-Unis annonce qu'elle a consenti à la France un nouveau crédit de 8 millions de dollars, 40 millions de francs, ce qui porte le total des avances faites à la France à 2,445 millions de dollars (12 milliards 225 millions de francs), et aux alliés, à 7 milliards 813 millions de dollars (39 milliards 65 millions de francs).

Miss Wilson à Nancy

Nancy, 12 novembre. — Miss Margaret Wilson, fille du président Wilson, est arrivée hier soir à Nancy. Après une visite aux hôpitaux français et américains, elle a été reçue à la préfecture, où un concert a eu lieu cette après-midi en son honneur.

Charles Ier d'Autriche abdique

Il lance un manifeste à ses peuples

Bâle, 13 novembre. — **L'empereur et l'impératrice d'Autriche avec leur famille sont partis le 11, à neuf heures du matin, allant à Eckardeau.**

Bâle, 12 novembre. — On mande de Vienne :

« L'empereur a lancé le Manifeste suivant :

« Depuis mon arrivée au trône, je m'efforçai, sans cesse, de faire sortir mes peuples des horreurs de la guerre, à la déclaration de laquelle je n'ai aucune responsabilité.

» Je n'ai pas hésité à rétablir la vie constitutionnelle, et j'ai ouvert aux peuples la route pour leur évolution constitutionnelle indépendante.

» Toujours plein, après comme avant, d'un amour immuable pour mes peuples, je ne veux pas que ma personne soit un obstacle à leur libre développement.

» Je reconnais, par avance, les décisions que prendra l'Autriche allemande au sujet de sa forme constitutionnelle future.

» Le peuple a pris pouvoir, par l'intermédiaire de ses représentants.

» Je renonce à la part qui me revient dans la conduite des affaires de l'Etat.

» Je relève, en même temps, mon gouvernement autrichien de ses fonctions.

» Puisse le peuple autrichien établir et consolider ce nouvel ordre de choses, dans un esprit de concorde et de conciliation.

» Le bonheur de mes peuples a été toujours l'objet de mes souhaits les plus ardents.

» Seule, la paix peut guérir les blessures de cette guerre.

» Signé de ma propre main : CHARLES.

» Contresigné : LAMMASCH. »

La capitulation autrichienne

La démobilisation

Zurich, 12 novembre. — La démobilisation en Autriche se poursuit sans difficultés. Elle pourra être complètement exécutée d'ici huit à dix jours.

L'application de l'armistice

Rome, 13 novembre. — Les autorités italiennes, en application des conditions de l'armistice, ont pris possession du contrôle des chemins de fer autrichiens sur les principaux réseaux, ainsi que des routes et des passages conduisant vers la frontière allemande. Le commandeur Berrini, chef du service du mouvement, a pris la direction des travaux de réorganisation du trafic dans les territoires libérés.

L'archevêque de Prague en fuite

Rome, 13 novembre. — L'archevêque de Prague, dont les sentiments germanophiles étaient notoires, a été obligé de s'enfuir de son diocèse.

Les Bavarois évacuent le Tyrol

Amsterdam, 13 novembre. — Les troupes bavaroises, qui avaient atteint Imst, dans la vallée inférieure de l'Inn, ont reçu l'ordre de rentrer en Bavière.

La grève générale à Vienne

Copenhague, 13 novembre. — La grève générale sera proclamée demain à Vienne.

LA ROUMANIE

envoie un ultimatum à la Hongrie

Berne, 13 novembre. — **La Roumanie a adressé un ultimatum à la Hongrie, exigeant l'évacuation immédiate de la Transylvanie.**

La Chambre espagnole

a refusé, par 79 voix contre 56, de féliciter les Alliés

Madrid, 13 novembre. — Après une vive discussion, la Chambre a adopté par 169 voix contre 2 une proposition, acceptée par le gouvernement, tendant à l'inscription au procès-verbal de la séance de la satisfaction de l'Assemblée pour l'heureuse fin de la guerre.

Auparavant elle avait rejeté, par 79 voix contre 56, une proposition tendant à l'envoi des félicitations de la Chambre aux Chambres alliées pour les victoires de l'Entente.

Félicitations d'Alphonse XIII à M. Poincaré

Paris, 13 novembre. — Le roi d'Espagne a fait parvenir le télégramme suivant au Président de la République :

« Au moment de la signature de l'armistice, je tiens, mon cher Président, à vous féliciter de tout cœur pour être arrivé à la fin de cette glorieuse épopée de l'armée et de la nation françaises, qui nous ont montré à nous tous ce que sont la bravoure et le patriotisme.

» Croyez à mes sentiments particulièrement affectueux et dévoués.

» ALFONSO. »

Le Président a répondu :

« Sa Majesté Alphonse XIII, Madrid.

» Je suis très touché des félicitations que Votre Majesté veut bien adresser à la nation et à l'armée françaises. Je lui renouvelle mes chaleureux remerciments pour la constante sollicitude qu'elle a montrée aux victimes de la guerre, et la prie de croire à ma fidèle amitié. »

Le député Inghels arrive à Dieppe

Dieppe, 13 novembre. — Le bateau « Batavier-III », ramenant 300 rapatriés des régions de Douai et de Valenciennes, est entré ce matin dans le port. M. Inghels, député du Nord, longtemps détenu dans les prisons allemandes, se trouvait parmi les passagers. Il a fait un émouvant récit de ses souffrances en Allemagne.

La « Marseillaise » a été jouée par une musique belge, et la population tout entière a chaleureusement acclamé les arrivants.

Les Français rapatriés de Hollande seront rassemblés à Rouen

Dieppe, 13 novembre. — Les rapatriés des régions envahies venant de Hollande seront, après leur identification qui aura lieu à Dieppe, dirigés sur Rouen, où a été installé un centre important de répartition. De Rouen ils seront, s'ils ne sont pas réclamés par leurs familles, ou autorisés à rentrer chez eux ou dirigés en convoi sur les régions du Centre et du Midi, où tout a été préparé pour les recevoir.

Les prisonniers alliés commencent à revenir

Amsterdam, 13 novembre. — **La station de quarantaine de Sittard est archi-pleine de soldats français, britanniques, belges, italiens et russes, qui ont été tous relâchés et ont quitté l'Allemagne.**

Les Bolcheviks jetés hors de Suisse

Berne, 12 novembre. — La mission bolchevique, ayant refusé de partir malgré les ordres du gouvernement fédéral, a été expulsée ce matin « manu militari ». La foule hua la mission, qui dut être protégée par la troupe.

LES JOURNAUX DE CE MATIN

L'ABDICATION DE CHARLES Ier

A son tour, Charles Ier d'Autriche abdique. Il s'incline devant la communion des démocrates germaniques :

« Par l'ironie du destin — écrit Saint-Brice, du **Journal**, — c'est l'Allemagne, parée du masque populaire, qui se prépare à recueillir une bonne part de la succession ouverte au nom du droit des peuples. L'abdication d'hier est la première manifestation du pangermanisme rouge. Sachons en comprendre la gravité. Combien il eût été préférable pour nous de voir une Fédération de l'Europe centrale du Sud se constituer. »

LA « REPUBLIQUE ALLEMANDE »

La République allemande multiplie les appels à M. Wilson, aux humanitaires des deux mondes :

« Ne nous laissons pas détourner de la paix qui seule peut consacrer notre victoire, écrit Pertinax (**Echo de Paris**). Ne renonçons à aucune garantie. Considérons que la démocratie « ouvrière » de 1918 sert la Deutschtum avec le même zèle que la démocratie « bourgeoise » de 1848.

Dans son Message au Congrès, le président Wilson n'a pas caché son inquiétude à l'égard des nouveaux gouvernants allemands :

« Cette inquiétude et cette crainte du président Wilson, écrit Alfred Capus, du **Figaro**, — doivent se traduire en France par un surcroît d'attention et de lucidité de la part de l'opinion publique et du gouvernement. »

GUILLAUME II DOIT ETRE CHATIE

Pendant que des millions de familles pleurent, que les cités sont dans les ruines, que nos peuples meurtris porteront longtemps le poids de leurs épreuves, l'homme maudit, dont un « oui » a déchaîné l'immense catastrophe, jouira-t-il en sécurité d'une agréable villégiature ? En vérité, cela n'est pas possible, dit le **Matin**. Il faut que l'assassin de 20 millions d'hommes passe devant le tribunal des peuples libres :

« Guillaume II doit expier pour que son châtiment demeure un avertissement solennel, dans les siècles futurs, pour tous ceux à qui le hasard de la naissance ou la confiance des peuples a donné le redoutable pouvoir de décider de la paix et de la guerre. »

LE PEUPLE COMPLICE AUSSI DOIT PAYER

Certes, on éprouverait une savoureuse satisfaction à se venger sur Guillaume de tous les deuils, de toutes les souffrances que tant de peuples ont éprouvés, de toutes les larmes qu'il a fait verser, dit M. René d'Aral (**Gaulois**), mais :

« Serait-ce toutefois bien politique de désolidariser, en quelque sorte, l'empereur de son peuple ? Il fut l'ordonnateur du crime, mais tous les Allemands en ont été, ne l'oublions pas, les exécutants. Ne leur donnons par l'occasion de nous répondre : « Vous avez châtié le coupable, nous nous en réjouissons parce que nous sommes innocents : nous n'avons fait qu'obéir. » L'âme germanique, orgueilleuse, cruelle, impitoyable, féroce, est une et indivisible. Nous n'admettrons pas que demain, quand il faudra payer, quand il faudra réparer, le peuple allemand prétende se dérober à ses obligations sous prétexte qu'il a changé de régime. »

La question du ravitaillement de l'Allemagne

Paris, 12 novembre. — Le gouvernement français a rendu publique aujourd'hui la protestation que les plénipotentiaires allemands ont faite au moment de la signature de l'armistice, protestation dont M. Clemenceau avait annoncé l'existence hier à la tribune de la Chambre. Cette déclaration, comme l'appel au président Wilson qui l'a suivie, tend à faire croire que les alliés, par leurs conditions, vont jeter le peuple allemand dans « l'anarchie et la famine ». Mais jamais l'Entente n'a eu pareil dessein. Il faut remarquer seulement que le monde entier, après quatre années de guerre, souffre d'une crise alimentaire. Ce n'est pas seulement le cas de l'Allemagne.

M. Hoover, qui s'occupa si activement en Belgique du ravitaillement des régions envahies jusqu'à l'entrée des Etats-Unis, est précisément en Autriche en ce moment pour aviser au ravitaillement des villes de l'Allemagne.

M. Clemenceau lui-même, dès hier, a mis la question parfaitement au point. Il suffit de relire, en effet, la déclaration qu'il a faite à la presse. « Les plénipotentiaires allemands ont insisté surtout sur la question du ravitaillement. Nous maintenons, bien entendu, le blocus pendant toute la durée de l'armistice. Cependant, comme la situation de l'Allemagne et de l'Autriche est désespérée, nous ferons notre possible pour les ravitailler dans la mesure où cela ne nous gênera pas nous-même. C'est la question des transports qui domine tous ces problèmes. L'Allemagne va nous rendre toutes les locomotives, 150,000 wagons qui ont été pris. Cela facilitera nos propres moyens de ravitaillement. L'Allemagne a attendu la dernière minute où, épuisée, elle a été obligée de capituler. Elle ne se trouve pas dans des conditions normales qui lui permettent de se ravitailler. Dès la première heure, nous devons venir à son secours. Nous ne faisons pas la guerre contre l'humanité, mais pour l'humanité. »

Ce langage si généreux et si juste ne laisse place à aucun doute. Si le blocus est maintenu après l'armistice, ce n'est point pour affamer l'Allemagne. Nos ennemis ont donné tant de preuves de mauvaise foi qu'il importe de garder contre eux éventuellement un moyen de coercition qui nous assure l'exécution des conditions de l'armistice.

Les alliés ne peuvent consentir au libre passage des bateaux marchands allemands; **mais les Allemands, en toute liberté, pourront joindre leur marine de commerce au tonnage des alliés, ainsi ils obtiendront d'être ravitaillés.**

"Soldat de l'Idéal..."

Il faudra faire à l'usage des écoles un livre d'or de la journée du 11 novembre 1918 au Parlement. C'est la plus belle, la plus émouvante, la plus riche de faits et d'idées de toutes nos annales. C'est celle où la France vengée et victorieuse voit consacrer par une apothéose sa mission sacrée dans le monde; celle que notre longue histoire de gloires et revers semble n'avoir fait que préparer. Le passé, même celui d'hier, c'est la préface : voici la page lumineuse dont l'éclat ne s'éteindra point.

Aussi comme les acclamations montent vers celui qui lit à la tribune les clauses de l'armistice en projetant sur elles, avec une mâle et sobre éloquence, des clartés d'avenir ! A l'âge du repos, il a magnifiquement sonné le réveil. Sans trêve, sans sursis civil, il a conduit jusqu'au bout la tâche écrasante. Son âme forte, « maîtresse du corps qu'elle anime » de son indomptable énergie, n'a pas connu le poids de la lassitude morale ou physique. Une vague de patriotisme l'avait porté aux sommets d'où il pouvait mesurer du regard les impérieuses exigences de l'heure. Il n'a pas baissé le regard devant l'angoissante perspective.

Il a vu clair et loin. Il a donné à son rêve de succès la forme de l'action la plus décisive parce que sa foi dans les destinées de la France lui montrait, par delà le champ de vision, le règne nécessaire du droit.

On conçoit qu'une émotion puissante ait crispé les traits de M. Clemenceau quand il lisait ce document attestant que le long effort des siècles, des martyrs, des hommes de bonne volonté était enfin récompensé et glorifié ! On comprend aussi que de toutes parts les acclamations aient volé vers celui qui incarna dans une heure de « grand pitié » pour la patrie, comme avait dit Jeanne d'Arc, toutes les vertus de la race et les exalta pour le triomphe !

Oui, sans doute, c'était comme l'apothéose de nos vertus nationales que les Assemblées fêtaient en M. Clemenceau; mais c'était aussi, justement, le prestigieux meneur du jeu militaire et diplomatique qui a si hautement contribué à gagner la Grande Partie des nations.

Nous n'avons pas besoin d'attendre la postérité pour le mettre à son plan. Tout d'une voix, qui vient des profondeurs des âges comme de toutes les couches de la nation, nous lui décernons l'hommage pieux : son nom est associé à celui de Foch et de Galliéni; son buste sera placé au Sénat à côté de celui des Grands Français. Il marche vivant dans notre rêve étoilé.

Quand on songe à l'intensité de l'effort, à la diversité de la tâche matérielle que représente l'œuvre de M. Clemenceau au pouvoir, on cherche du regard derrière lui ces collaborateurs de toutes les minutes qui ont été les modestes et bons artisans de la tâche difficile, qui ont contribué à forger patiemment les pièces que le « patron » mettait au feu : le général Mordacq, chef de son cabinet militaire, et M. Mandel, chef de cabinet. Le président du conseil ne permettrait pas qu'on les oubliât à l'heure des résultats. Ils ont, avec tant de bons Français qui auront leur tour, bien servi nos poilus, nos alliés, nos « soldats de l'humanité et de l'idéal ! »

L'ARMISTICE

Un télégramme de lord French au maréchal Foch

Londres, 13 novembre. — A l'occasion de la signature de l'armistice, le maréchal French a adressé des télégrammes de félicitations aux maréchaux Foch et Douglas Haig, à l'amiral Beatty et à l'amiral américain Bayly. Dans sa dépêche au maréchal Foch, qu'il appelle « mon vieil ami et camarade d'armes », il déclare que « les admirables preuves de génie et d'habileté militaires qu'il a données placeront son nom parmi ceux des plus illustres capitaines que le monde a jamais connus, et il exprime l'espoir que plus tard le maréchal Foch donnera à l'Irlande l'occasion de lui faire un enthousiaste accueil. »

Une statue à M. Clemenceau

La Roche-sur-Yon, 13 novembre. — Les associations et groupements de la Vendée, sans distinction d'opinion, ont décidé d'élever, sur une place publique de La Roche-sur-Yon, une statue à M. Clemenceau, le « grand Vendéen ».

L'enthousiasme à Buenos-Ayres

Buenos-Ayres, 13 novembre. — Jamais Buenos-Ayres ne vit un enthousiasme pareil. Des milliers d'automobiles pavoisées et une foule immense parcoururent, sans interruption, les rues, chantant la « Marseillaise » et « Tipperary ».

Montevideo fête l'armistice

Montevideo, 13 novembre. — Une grande manifestation d'hommage à la France et aux alliés a défilé devant la légation de France. Le gouvernement a déposé au Parlement un projet déclarant le 11 novembre jour férié à l'occasion de la signature de l'armistice. Le Parlement a adopté immédiatement ce projet.

Manifestations à Salonique

Salonique, 12 novembre. — La nouvelle de la capitulation allemande a produit parmi les troupes alliées, ainsi que parmi l'armée et la population grecques, un vif enthousiasme. Salonique a pavoisé aux couleurs alliées et grecques, et illuminé pour fêter la victoire finale des peuples civilisés. Des manifestations spontanément ont traversé les rues acclamant les alliés et Venizelos, et saluant la délivrance imminente de la Thrace et de l'Asie Mineure.

Libre navigation

Washington, 11 novembre. — M. Daniels, ministre de la marine, annonce qu'étant donnée la cessation des hostilités, il estime qu'il n'est plus nécessaire de faire escorter les navires naviguant vers les ports européens.

L'ÉVACUATION de l'Alsace-Lorraine

Une supplique allemande au haut commandement allié

Paris, 12 novembre. — Le haut commandement allemand a fait parvenir au début de l'après-midi, au haut commandement allié, un radiotélégramme ainsi conçu :

« La population française d'Alsace-Lorraine prend sur certains points une attitude hostile à l'égard des troupes allemandes en marche.

» Afin d'éviter des collisions regrettables, prière au gouvernement français d'exhorter au calme par radiotélégramme la population d'Alsace-Lorraine. »

Ainsi, après quarante-sept ans d'occupation, Hindenburg en est réduit à faire appel à nous pour préserver les troupes allemandes de l'explosion de ressentiment de nos frères d'Alsace-Lorraine. Certains de nos socialistes demandaient une consultation des pays annexés. Voici les Allemands obligés de nous implorer d'apaiser l'enthousiasme des Alsaciens-Lorrains. Le voilà bien le plébiscite éclatant des plébiscites !

L'ALLEMAGNE EN RÉVOLUTION

Scheidemann aurait proclamé la République

Amsterdam, 12 novembre. — La « Gazette de Cologne » dit que l'abdication du kaiser et du prince héritier a été connue à Berlin samedi, vers midi. Des grèves et des manifestations monstres, auxquelles a participé une foule immense, en furent les caractéristiques. Plusieurs centaines de soldats ont occupé le Reichstag au cours de l'après-midi.

Scheidemann, des marches du Reichstag, a proclamé la République allemande et a informé la foule de l'abdication des Hohenzollerns. Il a adjuré la population de rester calme et de ne pas gâter par des désordres la liberté ainsi acquise.

Bâle, 13 novembre. — Un radiotélégramme de Berlin, envoyé le 12 novembre aux représentants de l'Allemagne à l'étranger, leur donne l'ordre de changer désormais, dans leurs écrits, les mots « d'autorités impériales » en ceux « d'autorités de l'Etat allemand ».

Cette circulaire donnerait à croire que l'empire a été aboli en Allemagne, et confirmerait les bruits annonçant la proclamation de la république à Berlin.

Un Directoire à Berlin

Zurich, 13 novembre. — Les événements qui se déroulent en Allemagne paraissent, d'après les nouvelles assez vagues et contradictoires que laisse passer la censure, offrir une étrange ressemblance avec ceux qui ont marqué les premières heures de la révolution russe. Alors que les chefs majoritaires et minoritaires ont formé un Concile national, une sorte de Directoire composé de six membres (ici huit lignes censurées), le ministère des affaires étrangères et celui de l'intérieur sont occupés par des groupes révolutionnaires, ainsi que le palais royal.

On croit que Karl Liebknecht sera nommé commissaire du peuple pour la « réorganisation intérieure ».

L'insurrection s'étend vers l'Est

Bâle, 13 novembre. — Un télégramme officieux de Berlin, 12 novembre, déclare que le mouvement révolutionnaire s'étend maintenant sérieusement à l'est. Kœnigsberg, Allenstein, Insterburg, Gumbinnen, Loetzin sont entre les mains des révolutionnaires. Von Batocki, gouverneur de la province de Posen, s'est mis à leur disposition.

Les manifestations continuent à Berlin

Amsterdam, 13 novembre. — Les cortèges et les manifestations continuent à Berlin. Les chefs du mouvement font des discours aux coins des rues, demandant des hourras pour la république.

Le kronprinz n'est pas mort

IL A REUSSI A PASSER EN HOLLANDE

La Haye, 12 novembre, 7 heures soir. — **L'ex-prince héritier d'Allemagne est arrivé à Maestricht à quatre heures de l'après-midi, avec sa suite, en quatre autos. Il a été conduit chez le gouverneur du Linbourg, qui lui fera connaître la décision du gouvernement au sujet du domicile qui lui sera assigné.**

D'autres princes allemands abdiquent

Zurich, 13 novembre. — On annonce l'abdication du prince Henri XVII de Reuss.

Berne, 13 novembre. — Le prince Léopold de Lippe-Detmold vient de renoncer au trône.

Le prince Ruprecht serait en fuite

Amsterdam, 10 novembre (retardée en transmission). — Le journal « les Nouvelles de La Haye » annonce que les soldats allemands de la garnison de Liége sont en pleine révolution. Il n'y a plus de chefs, le drapeau rouge a été hissé par les Allemands en divers endroits, notamment à la gare des Guillemins, aux usines Englebert.

La ville est dans la plus vive effervescence, des drapeaux belges sont arborés à de nombreuses fenêtres.

Le prince Ruprecht, le commandant général allemand sont en fuite.

La joie de la population belge est indescriptible.

Guillaume II et l'abdication

Amsterdam, 11 novembre. — Le correspondant du « Tyd » à Maestricht apprend de source digne de foi que l'ex-kaiser décida de fuir après qu'il eut pris connaissance des conditions de l'armistice des alliés et de la proclamation du nouveau gouvernement annonçant son abdication.

Avant de signer son abdication il reprocha amèrement au haut commandement militaire de l'avoir trompé.

Arrestation du grand-duc de Hesse

Amsterdam, 12 novembre. — On mande de Darmstad que le grand-duc de Hesse a été arrêté.

Le grand-duc de Bade sommé d'abdiquer

Berne, 13 novembre. — L'Agence Wolff transmet une dépêche de Baden-Baden d'après laquelle les conseils de soldats de Mannheim, Heidelberg et Ratisbonne ont sommé le grand-duc de Bade d'abdiquer.

Le prince Henri de Prusse blessé

Copenhague, 13 novembre. — Pendant que le prince Henri fuyait de Kiel en automobile avec sa femme, tous deux furent blessés par les mutins qui tirèrent sur leur voiture.

Appel à la discipline

Paris, 12 novembre. — Un poste de télégraphie sans fil a transmis hier soir un message en langue allemande qui est signé du maréchal Hindenburg et qui est adressé : « A toutes les armées et commandements en chef de l'Ouest et de l'Est », ainsi qu'aux gouverneurs généraux de Belgique et de Varsovie.

Dans ce message, le maréchal reproduit un télégramme qu'il a reçu du gouvernement de Berlin, télégramme où on lit :

« Au feld maréchal Hindenburg,

» Nous vous demandons de donner les ordres nécessaires à toutes les armées en campagne pour que le calme et l'ordre le plus rigoureux soient observés en toutes circonstances. Par conséquent, les ordres des supérieurs devront être exécutés strictement jusqu'à la démobilisation.

» La mise en congé de tout memb

La Fête de la Victoire à Paris

Paris, 12 novembre. — La fête a recommencé ce matin avec la même ardeur. C'était la matinée des ouvriers et ouvrières d'usines, des midinettes et employés de magasins, des élèves des lycées et des écoles : ils arrivaient en colonnes ou en monômes sur les boulevards ; se rencontrant, ils fusionnaient et continuaient leur route en chantant : « On les a l on les a l » ou « la Madelon. » Ils encerclaient les groupes de militaires et dansaient des rondeaux autour d'eux, sous les yeux des curieux amusés.

Le défilé des camions et voitures pavoisés a continué, chargés de voyageurs bruyants et joyeux, avançant difficilement. Les soldats américains prenaient part à ces jeux avec leur entrain habituel.

Vers onze heures arrivait la musique d'un régiment, escortée d'une foule considérable de curieux ; elle se dirigea vers l'Opéra et se groupait sur les marches. A la demande de la foule, les musiciens exécutaient « Sambre et Meuse », le « Chant du départ », « la Madelon », « les Marie-Louise » sans oublier les hymnes des pays alliés. Les acclamations éclataient nourries après chaque morceau, et les drapeaux s'agitaient au-dessus des milliers de curieux rassemblés.

De nouveau, à midi, des salves d'artillerie ont été tirées du parc des Buttes Chaumont et du parc Montsouris.

De même en banlieue, les batteries de la D. C. A. ont renouvelé leurs tirs de la veille en signe d'allégresse.

Dans l'après-midi, des avions ont survolé Paris, dont quelques-uns très bas et laissaient tomber sur la foule des papillons avec des inscriptions : « Victoire ! Vive la France ! »

A LA BOURSE

La mémorable séance d'hier a été dépassée par celle d'aujourd'hui. Dès midi, les commis réclamaient la fermeture ; mais la Chambre syndicale, eu égard aux formalités, ne pouvait leur donner satisfaction.

Comme d'habitude, le coup de cloche annonçait, à douze heures trente, l'ouverture du marché, mais, comme la veille, la « Marseillaise » fut entonnée par tous les assistants.

Des soldats français et alliés, accompagnés de musiciens, firent irruption à ce moment dans la salle de la Bourse. Les musiciens exécutèrent la « Marseillaise », l'« Hymne américain », la « Brabançonne », etc., et cela au milieu du plus grand enthousiasme.

Pendant ce temps, la Chambre syndicale des agents de change, se rendant compte qu'aucune transaction n'était possible, prit la décision de demander au ministre des finances d'avancer l'heure de la fermeture, ce qui fut aussitôt accordé. A treize heures, le coup de cloche annonçait la fermeture et était salué de vifs applaudissements.

Seules les rentes françaises furent cotées : le 3 pour 100, 62 ; le 4 pour 100, 71 65, et le 5 pour 100, 87 65.

Le drapeau de Strasbourg

Paris, 12 novembre. — On annonce que le drapeau qui, en 1870, durant le siège, ne cessa de flotter jusqu'aux dernières heures sur la citadelle, sera remis au général Mangin et rentrera, en tête de ses magnifiques troupes, dans la ville reconquise.

Ce drapeau, pieusement sauvé par un brave de 1870, est actuellement exposé à la section des infirmiers-brancardiers, à Paris, 2, rue du Bois-de-Boulogne.

Une pierre tombée de la cathédrale, sous les coups des canons assiégeants, sauvée, elle aussi, par ce même Français, sera solennellement remise en place le jour de l'arrivée des troupes à Strasbourg rendu à la mère-patrie.

L'ARMISTICE

Les conditions

Le second alinéa du paragraphe 5 des conditions de l'armistice doit être rétabli comme suit :

Les troupes des Alliés et des Etats-Unis assureront l'occupation des pays de la rive gauche du Rhin par des garnisons tenant les principaux points DE PASSAGE DU RHIN (MAYENCE, COBLENTZ, COLOGNE), AVEC EN CES POINTS des têtes de pont de trente kilomètres de rayon sur la rive droite et des garnisons tenant également des points stratégiques de la région.

Ordre du jour du général Petain aux armées françaises

Paris, 12 novembre. — Le général Petain, commandant en chef des armées françaises, a lancé cet ordre du jour à ses troupes victorieuses :

Aux armées françaises,

Pendant de longs mois, vous avez lutté. L'Histoire célébrera la ténacité et la fière énergie deployée pendant ces quatre années par notre Patrie qui devait vaincre pour ne pas mourir.

Nous allons demain pour mieux dicter la paix porter nos armées jusqu'au Rhin; sur cette terre d''Alsace-Lorraine qui nous est chère vous pénétrerez en libérateurs. Vous irez plus loin en pays allemand occuper des territoires qui sont le gage nécessaire de justes réparations. La France a souffert dans ses campagnes ravagées, dans ses villes ruinées, elle a des deuils nombreux et cruels. Les provinces délivrées ont eu à supporter des vexations intolérables et des outrages odieux.

Mois vous ne répondrez pas aux crimes commis par des violences qui pourraient vous sembler légitimes dans l'excès de vos ressentiments. Vous resterez disciplinés, respectueux des personnes et des biens. Après avoir battu votre adversaire par les armes, vous lui en imposerez encore par la dignité de votre attitude, et le monde ne saura ce qu'il doit le plus admirer de votre tenue dans le succès ou de votre héroïsme dans les combats.

J'adresse, avec vous, un souvenir ému à nos morts, dont le sacrifice nous a donné la victoire. J'envoie un salut plein d'affection attristé aux pères et aux mères, aux veuves et aux orphelins de France, qui cessent un instant de pleurer dans ces jours d'allégresse nationale pour applaudir au triomphe de nos armes.

Je m'incline devant vos drapeaux magnifiques.

Vive la France !

PETAIN.

LA PROTESTATION des parlementaires allemands

Paris, 12 novembre. — La déclaration suivante a été faite par les plénipotentiaires allemands au moment de la signature de l'armistice :

« Le gouvernement allemand s'efforcera, naturellement, d'aider de toutes ses forces à l'exécution des obligations imposées.

» Les plénipotentiaires soussignés reconnaissent que, sur quelques points on a, sur leur proposition, fait preuve d'un esprit conciliant. Ils peuvent, en conséquence, considérer les observations qu'ils ont remises le 9 novembre, relatives aux conditions de l'armistice avec l'Allemagne et la réponse qui leur a été remise le 10 novembre, comme faisant partie intégrale de l'ensemble de la convention.

» Ils ne peuvent cependant laisser aucun doute sur le fait que, notamment, la brièveté du délai fixé pour l'évacuation ainsi que la livraison de moyens de transport indispensables menacent de provoquer un état de choses qui, sans qu'il y ait faute du gouvernement allemand ni du peuple allemand, peut rendre impossible de poursuivre l'exécution des conditions.

» Les plénipotentiaires soussignés estiment en outre de leur devoir, en se référant à leurs déclarations réitérées, verbales et écrites, de signaler encore une fois, avec la plus grande énergie, que l'exécution de cette convention doit jeter le peuple allemand dans l'anarchie et la famine.

» Après les manifestations publiques qui ont présidé à l'armistice, on devait s'attendre à des conditions qui, tout en donnant à nos adversaires pleine sécurité militaire, auraient mis fin aux souffrances des non-combattants, des femmes et des enfants.

» Le peuple allemand qui, cinquante mois durant, a tenu contre un monde d'ennemis, maintiendra sa liberté et son unité en dépit de toute violence.

» Un peuple de 70 millions souffre mais il ne meurt pas.

» ERZBERGER, R. OBERNDORFF, Von WINTERFELDT, VANSELOW. »

L'ex-impératrice d'Allemagne sous la garde des révolutionnaires

Bâle, 12 novembre. — Le nouveau palais de Potsdam a été pris par les révolutionnaires. Sous leur garde, l'impératrice, la kronprinzessin et ses enfants y sont en sécurité.

Le kaiser a fait transmettre ses remerciments pour la protection qu'ils ont accordée à sa famille.

LA ROUMANIE déclare la guerre à l'Allemagne

Bâle, 12 novembre. — La « Gazette de Francfort » apprend de source bien informée de Budapest que le nouveau gouvernement roumain a déclaré la guerre à l'Allemagne.

Aux États-Unis

La flotte reste sur le pied de guerre

Washington, 12 novembre. — M. Daniels, secrétaire de la marine, a annoncé qu'aucune mesure immédiate ne sera prise pour démobiliser une partie quelconque des forces navales.

Les Etats-Unis vont ravitailler les nationalités libérées

Washington, 12 novembre (officiel). — M. Hoover, administrateur des vivres des Etats-Unis, partira pour l'Europe dans quelques jours, comme représentant spécial du président, pour conférer personnellement sur les moyens de ravitailler en vivres et autres approvisionnements les populations affranchies du contrôle de l'ennemi.

Ecole des mutilés

CONDITIONS D'ADMISSION ET AVANTAGES OFFERTS AUX ELEVES

L'école pratique et normale de rééducation professionnelle des mutilés et estropiés de guerre, de Bordeaux, reçoit les grands blessés de guerre (amputés ou atteints de lésions des membres) ne pouvant reprendre leurs anciens métiers sans entraînement spécial, ou obligés de changer de métiers. Tous les mutilés en instance de réforme, réformés temporaires ou définitifs, atteints de lésions des membres peuvent être admis.

Chaque mutilé est dirigé, après examen de ses capacités physiques, sur la section qui lui procurera le gain le plus rémunérateur.

L'école possède trois sections :

A) Une section industrielle : ajustage, tour sur métaux, soudure autogène, ateliers de moteurs, conduite d'automobiles et de tracteurs agricoles, fabrique d'appareils de prothèse en cuir et acier, d'appareils en celluloïd, de jambes artificielles type américain, de chaussures orthopédiques, menuiserie, tour sur bois, cordonnerie, tailleur, reliure, dorure, cartonnage, encadrement, imprimerie, typographie, gravure musicale, vannerie en tous genres et rempaillage de chaises, construction de jouets artistiques, fabrication de sandales et de sabots.

B) Une section d'enseignements divers : enseignement commercial, administratif, préparation au brevet élémentaire, dessin industriel, et un enseignements complet, dépendant du ministère de la guerre, pour la télégraphie sans fil.

C) Une section agricole comprenant la réadaptation par la prothèse et l'entraînement aux travaux divers de la culture, et l'enseignement de la culture maraîchère, l'arboriculture, l'élevage, etc.

Tous les élèves, quelle que soit leur situation au point de vue de la réforme, reçoivent gratuitement : la nourriture, le logement, l'instruction professionnelle, l'outillage, les habits de travail, ainsi que les appareils de prothèse destinés à leur faciliter la reprise de leurs métiers.

Ils ont droit, en outre, pendant leur séjour à l'école, et d'après leur conduite et leur application, à des primes constituant un pécule qui leur est délivré à leur sortie.

Tout élève ayant terminé son instruction professionnelle, et diplômé de l'école, est aidé pour son placement ou son installation chez lui.

Les sommes nécessaires à l'achat de l'outillage et des matières premières peuvent lui être avancées, de même que l'achat de terrain est facilité aux cultivateurs.

Les mutilés désireux d'être admis doivent adresser leur demande à M. le Directeur de l'école pratique et normale de rééducation, 30, rue du Hâmel, Bordeaux.

Les cours, suspendus par suite du licenciement ordonné par arrêté préfectoral, ont repris le lundi 11 novembre.

BORDEAUX

Il y a un an

14 NOVEMBRE 1917

Le Président de la République fait appel à M. Clemenceau pour la constitution du ministère.

La guerre civile fait rage en Russie. On se bat à Pétrograd, à Moscou et dans tous les grands centres.

LA VICTOIRE

Ce fut pendant toute la journée de mardi un défilé ininterrompu de cortèges mélangés de tous les éléments de la population. Même enthousiasme allant jusqu'au délire, partagé par toutes les classes de la société, avec la fraternisation cordiale des poilus de toutes les nations alliées.

Depuis lundi, les marchands avaient eu le temps de s'approvisionner ; les petits drapeaux aux couleurs alliées étaient dans toutes les mains, et chaque poitrine était ornée de cocardes françaises et alliées.

Les confetti, les serpentins, qui, depuis la déclaration de guerre, avaient été relégués dans les arrière-boutiques, ont fait leur apparition, et, comme aux beaux jours d'antan, lors des fêtes populaires, ont été lancés à profusion. Par toute la ville, ce ne sont que cortèges, défilés sans fin, clamant les strophes de la « Marseillaise » et du Chant du départ ». L'enthousiasme est à son comble.

Dans la soirée, place de la Comédie, M. Ferran, la sympathique basse noble de l'Opéra, reconnu par les promeneurs, a été conduit à l'hôtel de Bordeaux et, du haut du balcon, parmi les drapeaux alliés, entouré de nombreux officiers américains, il a entonné la « Marseillaise » aux acclamations frénétiques de la foule.

Une émouvante manifestation devant les bureaux de la *Petite Gironde*

A cinq heures, la cour de l'hôtel de la « Petite Gironde », rue de Cheverus, est envahie par une foule, qui accompagne une délégation du personnel de la manufacture des tabacs et des allumettes de Bordeaux.

Précédée du drapeau tricolore porté par une ouvrière, Mme Sierra, la délégation s'avance jusqu'aux premières marches du perron, où M. Bouchon, en l'absence des directeurs éloignés de Bordeaux par leurs obligations militaires, la reçoit entouré de collaborateurs.

Notre gérant, en termes émus, remercie la délégation et les assistants des marques de sympathies qu'en ce jour glorieux pour la France, ils viennent apporter au journal « la Petite Gironde » : ce journal, qui, le premier dans la région, sous l'empire comme sous la République, a toujours pris en main et défendu la cause des organisations ouvrières.

Les paroles de notre collaborateur sont acclamées, et aussitôt Mme Sierra, escaladant les marches du perron, s'enveloppant dans les plis du drapeau tricolore, entonne d'une voix vibrante l'hymne immortel français la « Marseillaise ».

Le couplet est repris en chœur par tous les assistants, et cette magnifique manifestation de sympathie, à laquelle notre journal est particulièrement sensible, se termine par le magnifique « Chant du Départ » entonné par toutes les poitrines.

Une retraite aux flambeaux monstre

Les Bordelais avaient été informés qu'une retraite aux flambeaux, organisée par les autorités militaires et civiles, partirait mardi soir, vers huit heures trente, de la place Pey-Berland.

Aussi, dès cinq heures et demie déjà, la foule en masse s'était portée aux abords de la mairie, illuminée brillamment, et, en attendant le départ du cortège, chantait des chants patriotiques.

Dans la cour d'honneur de l'hôtel de ville, M. Gruet, maire de Bordeaux, assiste à la formation du cortège.

Le départ

A l'heure indiquée, un feu de bengale éclaire la place, c'est le signal du branle-bas.

Des gendarmes à pied et à cheval ouvrent la marche. De nombreuses brigades d'agents en uniforme et en civils suivent. Précédent : MM. le colonel Roy, le capitaine Gauguet, de la garnison ; Dupuy, commissaire de police de service à la Permanence ; le capitaine Belliard, le capitaine et le lieutenant de gendarmerie, les lieutenants de paix Cacciagura et Commenge.

Voici maintenant la fanfare alliée, qui, aux sons d'une marche entraînante, débouche de la cour d'honneur. Un tonnerre d'applaudissements et de bravos l'accueille. Des drapeaux français et alliés sont portés par des soldats tunisiens du train des équipages, tandis qu'un piquet du 7e colonial brandit des hampes garnies de lanternes et des torches enflammées.

La troupe est sous le commandement du capitaine de Bragelogne, de la place. Un détachement de soldats alliés en armes ferme le cortège, tandis que la foule, que l'on peut évaluer à dix mille personnes, se joint à cet imposant défilé.

La retraite aux flambeaux passe en jouant et toujours acclamée par la rue Vital-Carles, devant les palais illuminés du préfet et du commandant en chef de la 18e région, la rue Porte-Dijeaux, fait le tour de la place Gambetta, descend le cours de l'Intendance, place de la Comédie, les allées de Tourny, le cours de Verdun, le cours du XXX-Juillet, contourne le monument des Girondins, retombe place de la Comédie, descend le cours du Chapeau-Rouge, passe la place de la Bourse, suit les quais de la Douane et de Bourgogne ; puis, prend le cours d'Alsace-et-Lorraine, le cours Pasteur, et arrive, à neuf heures quarante, à son point de départ.

Retour et dislocation

A son entrée dans l'hôtel de ville, tandis que des feux de toutes couleurs innondent la foule de lumière et que la fanfare rejoue la « Marseillaise » et le « Star Spangled Banner », des hourras formidables s'échappent de ces milliers et milliers de poitrines, accompagnés d'un tonnerre d'applaudissements.

A dix heures, le cortège se disloque, la troupe regagne ses cantonnements et la foule enivrée de joie se disperse par les rues de la ville.

L'Adresse des Alsaciens-Lorrains à M. Clemenceau

L'Adresse suivante nous est communiquée par le bureau de l'A. :

« Pénétrés d'admiration et de reconnaissance pour l'éminent homme d'Etat qui, malgré son âge, a fait preuve de la haute énergie et de la constance éclairée indispensable au salut du pays, les Alsaciens et les Lorrains de Bordeaux et du Sud-Ouest, le cœur rempli d'une émotion sans égale, lui envoient leurs plus respectueuses félicitations et leurs indicibles remerciments.

» Gloire au grand Français qui, par son cœur d'élite, a su comprendre nos souffrances depuis 1870, et qui a été si digne d'un éclatant couronnement de sa longue carrière.

» J. KUNSTLER, président de l'Association amicale des Alsaciens et des Lorrains de Bordeaux et du Sud-Ouest. »

Ravitaillement civil

Vente de pommes de terre, carottes et oignons par la municipalité

Jeudi 14 courant, la municipalité fera vendre des carottes et des oignons sur les marchés ci-après : Capucins, Grand-Marché, Grands-Hommes, marché de Lerme.

Les heures et les prix de vente ne sont pas modifiés

Dans l'après-midi, à partir de deux heures, des pommes de terre jaunes seront vendues au marché des Douves, à raison de 0 fr. 60 le kilo.

Il ne sera livré que trois kilos par ménage. L'acheteur devra présenter la carte d'alimentation portant la mention « chef de famille ».

Il ne sera pas rendu de monnaie.

On peut enfin circuler sur le pont de pierre

Passer le pont de pierre à toute heure de la journée est un véritable problème. Les camions, les charrettes, les automobiles, les tramways sont dans un enchevêtrement incroyable, d'où de nombreux accidents. Pour parvenir à l'une ou l'autre des extrémités du pont, combien faut-il de temps ? Malgré tout ce qu'on a pu faire, le désordre a toujours régné

Mais cet état de choses déplorable vient enfin de prendre fin. On peut maintenant circuler librement et rapidement sur le pont. Des ordres sérieux ont été donnés et sont appliqués. Des piquets de la M. P. sont là, nombreux, sous la surveillance d'officiers, pour rétablir l'ordre. A l'entrée Bordeaux-Bastide, au milieu du pont, la M. P. fait respecter la circulation. Et afin que tout se passe régulièrement, sans discussion possible, des cordes ont été tendues, formant couloirs. Sur chaque côté, circulent les lourds véhicules en file indienne, tandis que le centre est réservé aux tramways et à la traction automobile, ainsi qu'aux voitures de maître et de place, qui peuvent se déplacer plus rapidement. Toute la locomotion lourde et gênante, la source de tout l'encombrement, est maintenant localisée sur les côtés. Les charretiers, dorénavant, devront attendre les ordres pour s'engager sur le pont au fur et à mesure que le passage sera devenu libre. La nouvelle de cette sage mesure sera bien accueillie par tous, aussi bien par les piétons que par les conducteurs de véhicules.

La Grippe

LA STATISTIQUE

Lundi, avant la séance du conseil départemental d'hygiène, nous avons reçu de M. le professeur Arnozan, le distingué adjoint au maire de Bordeaux, l'intéressante note suivante que les grands événements qui se sont déroulés au cours de cette journée ne nous ont pas permis d'insérer hier :

La moyenne quotidienne des décès pendant la semaine du 27 octobre au 3 novembre était la suivante : 49 décès (civils ou militaires).

La statistique de la semaine du 4 au 11 novembre 1918 donne les chiffres suivants :

Nombre total des décès, 273 ; décès par grippe, 127 ;

Décès civils, 252 ; décès militaires, 21 ; soit, ensemble : 273.

La moyenne quotidienne est de 39, donnant une diminution quotidienne de 10 décès.

On voit, d'après ces chiffres, que l'épidémie est en décroissance. Il ne faut pas, pour cela, se départir des précautions prises contre la maladie et qui ont donné un bon résultat, car les retours d'activité de ces épidémies sont très fréquents, mais on peut être moins rigoureux dans leur application.

C'est ainsi que la question des cinémas et des théâtres s'est posée devant le conseil d'hygiène dans des conditions tout à fait favorables. Les personnes dont les intérêts ont été très gravement lésés par cette mesure, que le souci de la santé publique imposait à nos administrateurs, sont légitimement en droit d'espérer qu'elles pourront reprendre leur travail, sous la réserve des mesures préconisées à appliquer pour désinfecter et aérer les salles de spectacles, et éviter l'encombrement.

La question des écoles est plus délicate. On répète de tous côtés que les enfants sont peu sujets à la grippe, et qu'il n'y a aucune raison de fermer les établissements d'instruction publics ou libres. Ce n'est pas tout à fait exact. Il est certain que fort heureusement les enfants au-dessous de quinze ans figurent pour un chiffre très faible dans le total de la mortalité (moins de 1/10), mais il ne faut pas oublier que dans la première quinzaine d'octobre, 1/5 de l'effectif du lycée de jeunes filles a été atteint de grippe, d'ailleurs sans gravité ; qu'au lycée de garçons, le nombre des malades a été si grand dès les premiers jours après la rentrée, que le licenciement s'est immédiatement imposé ; enfin que la recrudescence de l'épidémie, qui jusqu'alors avait, à Bordeaux, des allures bénignes, a coïncidé avec la rentrée des écoles et le retour en ville des familles qui avaient passé l'été à la campagne.

Ce n'est pas une coïncidence du hasard, car le même fait a été observé à Genève, où l'épidémie, qui avait sévi avec violence en juillet et août et s'était assoupie en septembre, a repris avec une activité nouvelle au moment de la rentrée. Il appartiendra au conseil d'hygiène de se documenter sur la question et de donner des avis en rapports avec les faits observés.

Docteur ARNOZAN, professeur à la Faculté de médecine, adjoint au maire, délégué à l'hygiène publique.

« Tourny-Noël »

Le grand magazine illustré qui a publié depuis plus de vingt ans tant de petits chefs-d'œuvre d'art et de littérature et dont le succès légendaire a découragé tous les imitateurs, le « Tourny-Noël » enfin, prépare un numéro sensationnel, le numéro de la Victoire.

La couverture inédite sera du maître Sem. C'est tout dire.

Nous ajouterons simplement aujourd'hui que W. Laparra, I. G. Domergue (deux prix de Rome) et autres ont envoyé des planches inédites. Des estampes sur les Alliés, sur les actualités de la guerre et de la prochaine paix réservent des surprises aux amateurs.

Nous reviendrons sur le texte signé de noms célèbres.

Il sera sage de retenir son exemplaire à l'avance à notre Salle des dépêches, place de la Comédie, ou chez les libraires, pour arriver avant que le tirage soit épuisé. Le numéro, 3 francs.

English Church, Bordeaux

All British Residents or Americans in Bordeaux are cordially invited to attend a Special Service of Thanksgiving to almigsnty. God for the Victory of the Allies which will be held on Sunday Nov. 17th, in the English Church. Cours du Pavé-des-Chartrons, at 10. 30 A. M.

Consulat d'Italie

Pour les ouvriers italiens

Les maisons travaillant pour la défense nationale employant des ouvriers italiens dont les sursis expirent le 30 novembre courant doivent, lorsque ces ouvriers leur sont encore indispensables, demander la prolongation au consulat d'Italie par l'entremise de MM. les Contrôleurs de la main-d'œuvre ou de MM. les inspecteurs des sursis contrôlant la production de leur établissement.

Le gouvernement italien attire particulièrement l'attention de MM. les propriétaires et directeurs d'usines et d'établissements employant des militaires italiens en sursis d'appel sur l'obligation formelle pour ceux-ci de porter le brassard tricolore prescrit par la circulaire du ministère royal de la guerre, le 21 mai 1915 n. 363, et suivant les dispositions de l'accord franco-italien du 6 juin 1917.

Des sanctions seront prononcées contre ceux qui se soustrairaient à cette obligation. Le sursis leur sera retiré et ils devront être aussitôt rapatriés en Italie par les soins du consulat.

A la Compagnie d'Orléans

Le conseil d'administration de la Compagnie d'Orléans vient, dans sa dernière séance, de désigner comme secrétaire général de la Compagnie, M. Marcel Peschaud, ancien auditeur au Conseil d'Etat, précédemment secrétaire général adjoint, en remplacement de M. Carlier, qui a demandé à être relevé de ces fonctions qu'il remplissait depuis près de trente années, et a été nommé secrétaire général honoraire de la Compagnie.

PETITE CHRONIQUE

DANS UN CHAI. — Pendant la nuit du 11 au 12 courant, des malfaiteurs ont pénétré, par effraction, dans les chais de MM. Faure, négociants, 9, rue Vantrasson. Ils ont dérobé quatre-vingts litres de rhum, des caisses de vin fin et des fûts vides.

LA CAMBRIOLE. — La chambre de M. Saint-Paul, restaurateur, 3, allées d'Orléans, a été visitée, mardi soir, par un cambrioleur, entre neuf et dix heures. Un coffret renfermant une somme de 635 francs a été emporté.

PRIS SUR LE FAIT. — Un sujet espagnol a été surpris, mardi, à la descente d'un tramway, place Gambetta, au moment où il venait de dérober un portefeuille au préjudice d'un Japonais. C'est M. Jean Dumas, monteur, qui, ayant surpris le malfaiteur, l'arrêta et le conduisit à la permanence.

Théâtres et Concerts

Théâtre-Français

M. CLEMENT dans « MANON »

Les recettes des théâtres bénéficient de la loi générale. On allait au théâtre chercher une diversion aux inquiétudes nées des incertitudes de la guerre, n'est-il pas tout naturel que les salles de spectacles s'emplissent, maintenant que la victoire a mis de la gaîté dans tous les cœurs ? C'est donc devant une salle comble qu'a été donnée, mardi soir, sur la scène du Théâtre-Français, la représentation de « Manon ». Il convient de dire aussi que M. Edmond Clément chantait le rôle du chevalier Des Grieux, et la présence du remarquable ténor est toujours d'un attrait irrésistible pour le public. M. Clément a mis toute son âme, tout son savoir vocal et scénique dans la réalisation du rôle. Il a été l'artiste consciencieux, d'une correction élégante, surtout habile à faire passer dans les cœurs l'émotion qu'il exprime avec un art d'une merveilleuse perfection. Est-il besoin d'ajouter que la salle entière lui a prodigué les plus retentissants bravos et les bis ?

A côté de M. Clément, nous avons retrouvé les artistes traducteurs habituels de « Manon », Mme Augusta Garcia, à qui on a redemandé l'air de la « Petite table » ; MM. Bédue, Lapeyre, Fourès et d'autres encore, tous ayant maintes fois connu le succès dans l'œuvre exquise de Massenet.

En fin de spectacle, M. Boulogne a vigoureusement entonné « Le Chant du Départ », et la « Marseillaise » eut pour vaillant interprète M. Docourcelle, heureusement rétabli de deux glorieuses blessures, qui, longtemps, mirent sa vue et ses jours en danger. Les chants patriotiques furent écoutés debout et ovationnés.

C. P.

Théâtre-Français - Saison d'opéra

Jeudi 14, matinée de gala : « LAKME », avec le concours de M. Edmond Clément, de l'Opéra-Comique, dans son rôle préféré, et Mlle Augusta Garcia, l'exquise Lakmé ; Lapeyre, Bédué.

Vendredi, « HÉRODIADE », avec Boulogne.

Samedi, « CARMEN », avec Edmond Clément et Alice Daumas, de l'Opéra.

Dimanche, en matinée, « LA FAVORITE ».

Dimanche, en soirée : « FAUST ».

Lundi, « WERTHER », avec Edmond Clément.

Mercredi, 1re de « MADAME BUTTERFLY ».

Apollo. Saison d'opérette

Jeudi, en matinée de gala, « LES CLOCHES DE CORNEVILLE », avec F. Caruso, A. Chambon, Lucy Raymond, Lys Geddès, René Gamy, Paul Darnois, etc., et le Ballet complets.

Vendredi, samedi et dimanche, matinée et soirée, « LES MOUSQUETAIRES AU COUVENT ».

Location ouverte au hall du Français.

Trianon-Théâtre

Jeudi 14, matinée extraordinaire, à 2 h. 45, dernière représentation de l'immense succès de fou rire : « LA DAME DU 23 », le vaudeville dans lequel triomphe l'excellente troupe de Trianon, Fertinel en tête ; Dermanne, Guise, Renée Frank, Simonne Joubert.

Vendredi 15, en soirée, première représentation de : « LE VOLEUR », pièce en trois actes de Bernstein, avec Fertinel, Laurel, Millous, Duplessis (début), Jane Lobis, Simonne Joubert. — Location ouverte tous les jours, de 14 h. à 18 h. ; matinées, de 10 h. à 12 h.

Scala-Théâtre

« LA REVUE DE LA FEMME ». — C'est vendredi prochain 15 novembre que passera la revue de la Scala, qui, outre d'excellentes scènes d'actualité, comprend trois somptueux finales : « Les Moulins de France », « La Femme à travers les Ages » et « Le Départ de La Fayette ». Costumes et décors sont d'une grande beauté. La location est ouverte pour les premières. On demande de jeunes femmes pour la revue.

Alhambra-Théâtre

Jeudi, en matinée, toutes les familles voudront voir l'admirable programme de l'Alhambra, avec l'« Indépendance de la Belgique », grand drame patriotique et historique ; les « Tanks de la Victoire », « Le Prince charmant », les actualités, etc., etc.

Les amateurs du patinage à roulettes retrouvent tous la piste en bois du skating.

Alcazar

Convenablement désinfectée et aérée, suivant les ordres de la commission d'hygiène, la superbe salle du nouvel Alcazar sera trop petite samedi et dimanche aux trois représentations de « LA LEGION ETRANGERE », un drame des meilleurs, aux situations dramatiques et comiques les plus inattendues.

Cinéma Etoile-Palace

Jeudi 14, en matinées, à 2 h. 30 et à 4 h. 30 ; vendredi 15 et samedi 16, en soirée ; dimanche 17, en matinées et en soirée : Bessie Barriscale dans « ENNEMIE DU MARIAGE », délicieuse comédie sentimentale en quatre parties ; « L'HEROINE DU COLORADO », 3e épisode ; « LA MORT DES SOUS-MARINS », 2e épisode, etc.

Saint-Projet-Cinéma

Jeudi, en matinée et soirée, magnifique spectacle pour les familles : « LES CINQ NUITS », comédie en cinq actes ; « LA MORT DES SOUS-MARINS » ; « LA FUGUE DE SUZY », etc.

Ciné-Variétés, 202, r. Ste-Catherine

Jeudi, en matinée et soirée : « LA BARRIERE DU SANG », grand drame en cinq parties ; « MASCAMOR », troisième épisode. Actualité.

THÉATRE GIRONDIN

Jeudi, matinée et soirée : Le Timide, drame ; Héroïne du Colorado, 2me épisode. Intermède.

Tivoli-Cinéma

Jeudi 14, matinée et soirée ; samedi et dimanche : « LE PETIT JACQUES ». Gros succès.

Skating-Palace

Jeudi, matinée de famille et grande soirée avec orchestre.

Qui doit souscrire à l'Emprunt ?

Tous les Français, toutes les Françaises. La guerre, par l'intensification du travail industriel, l'emploi des femmes, le paiement des allocations, le haut prix des denrées agricoles, le renchérissement des stocks, a créé de nombreuses sources de richesses qu'il faut diriger vers le Trésor national en se souvenant que « les petits ruisseaux font les grandes rivières ».

Il suffit d'indiquer que la souscription minimum est de 4 francs de rente, représentant un versement de 70 fr. 80, payable par quatre fractions en six mois, pour se rendre compte qu'avec un peu de bonne volonté, **chaque citoyen, si modeste que soit sa situation, a le moyen de participer à l'Emprunt.**

Aujourd'hui commence dans "OUI" le concours du titre, doté de 20,000 francs de prix en espèces. — Participez à cet intéressant concours.

ÉTAT CIVIL

DECES du 12 novembre

Georgette Cabrero, 2 mois, rue Brémontier, 31.
Justine Bernadette, 16 ans, rue Lafiteau, 18.
Marie Latubesse, 18 ans, rue des Vignes, 11.
Mme Cassan, 28 ans, rue Cazemajor, 15.
Mme Peyrefitte, 32 ans, rue François-Cézat.
Mme Javerzac, 32 ans, rue de Berry, 9.
Mme Varache, 33 ans, rue Porte-Dijeaux, 84.
Joseph Tourens, 36 ans, rue d'Agen, 43.
Alexandre Arnaudy, 40 ans, 51, rue Baudry-Lacantinerie.
Veuve Lépine, 43 ans, rue Paulin, 30.
Mme Nicolas, 45 ans, rue de Brach, 72.
Mme Laval, 46 ans, rue Antoine-Monier, 86.
Léon Larrieu, 47 ans, rue Desbiey, 22.
Jean Garbay, 52 ans, rue Terres-de-Borde, 122.
Veuve Tricolet, 53 ans, cité Balaclava, 23.
Veuve Blanc, 67 ans, rue Malbec, 251.
Veuve Girardeau, 72 ans, rue Traversière, 66.

CONVOI FUNÈBRE Mme veuve Cassan, M. et Mme J. Claverie, Mme veuve Cassan, M. et Mme J. Lamouroux, Mme veuve G. Cassan et ses enfants, M. et Mme J. Leygue et leurs enfants prient leurs amis et connaissances de leur faire l'honneur d'assister aux obsèques de

Mme CASSAN,

leur épouse, fille, belle-fille, petite-fille, nièce et cousine, qui auront lieu le **jeudi 14 novembre**, en l'église du Sacré-Cœur.

On se réunira à la maison mortuaire, 15, rue Cazemajor, à neuf heures et demie, d'où le convoi funèbre partira à dix heures.

Pompes funèbres génér., 121, c. Alsace-Lorraine

CONVOI FUNÈBRE Mme A. Fressineau et son fils, M. et Mme Martel et leurs enfants (de Vayres), M. et Mme Lemoine et leurs enfants, M. Gustave Faucher (au Maroc) et Mme G. Faucher et leurs filles prient leurs amis et connaissances de leur faire l'honneur d'assister aux obsèques de

M. Abel FRESSINEAU,

leur époux, père, frère, beau-frère et oncle, qui auront lieu le jeudi 14 novembre en l'église Saint-Michel.

On se réunira à la maison mortuaire, rue Sainte-Croix, 44, à une heure, d'où le convoi funèbre partira à une heure et demie.

Il ne sera pas fait d'autre invitation.

Pompes funèbres génér., 121, c. Alsace-Lorraine

CONVOI FUNÈBRE M. Jules de Chapelle, Mme veuve Calvayrac, M. François Calvayrac et sa fille, M. et Mme Péchade de Taillefer prient leurs amis et connaissances de leur faire l'honneur d'assister aux obsèques de

M. Louis de CHAPPELLE,

leur frère et cousin, qui auront lieu le vendredi **15 novembre**, en l'église Saint-Delphin, Pont-de-la-Maye.

On se réunira à la maison mortuaire, à neuf heures et demie, d'où le convoi funèbre partira à dix heures.

A l'issue de la cérémonie, le corps sera transporté à Bordeaux.

Il ne sera pas fait d'autre invitation.

Pompes funèbres génér., 121, c. Alsace-Lorraine

CONVOI FUNÈBRE Mme veuve Cazaumajou, ses enfants et sa famille ont la douleur de faire part à leurs amis et connaissances du décès de

M. J.-R. CAZAUMAJOU,

instituteur honoraire.

Ses obsèques auront lieu à l'église Saint-Ferdinand le **jeudi 14 courant.**

On se réunira à la maison mortuaire, rue David-Johnston, 190, à huit heures un quart, d'où le convoi partira à huit heures trois quarts.

CONVOI FUNÈBRE Mme veuve A. Videau, sa fille et leur famille, et M. Albert Robert (négociant) prient leurs amis et connaissances de leur faire l'honneur d'assister aux obsèques de

M. Armand VIDEAU,

leur époux, père, parent et dévoué comptable, qui auront lieu le **jeudi 14 novembre**, en l'église Saint-Amand (Caudéran).

On se réunira à l'église à trois heures un quart, d'où le convoi funèbre partira à trois heures trois quarts.

Pompes funèbres génér., 121, c. Alsace-Lorraine

LEVÉE DE CORPS Mlle Serieyssol, Mme Rigate, les familles Amouroux, Serieyssol, Rigate, Pourtau et Grenaille prient leurs amis et connaissances de leur faire l'honneur d'assister à la levée de corps de

Mme veuve AMOUROUX,

qui aura lieu **le vendredi 15 novembre 1918**, à sept heures.

Réunion à la maison mortuaire, 61, rue de Roquelaure.

Pompes funèbres génér., 121, c. Alsace-Lorraine

AVIS DE DÉCÈS ET MESSE

Mlle Suzanne Lasserre, les familles Gailiac, Rontet, Pène, Despax, Pasturaud-Dumons et Pastureau ont la douleur de faire part à leurs amis et connaissances du décès de

Mme veuve B. LASSERRE, née JUDE.

Une messe sera dite vendredi 15 courant, à dix heures, en l'église Saint-Louis.

La famille y assistera.

Pompes funèbres génér., 121, c. Alsace-Lorraine

AVIS DE DÉCÈS ET MESSE

M. Maurice Vendais, Mlles Marguerite et Henriette Vendais, Mme veuve Noguès, Mme veuve Lamothe, M. et Mme Fernand Vendais et leurs enfants, M. Georges Vendais et ses filles, M. et Mme Gmeiner ont la douleur de faire part à leurs amis et connaissances de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de

Mme Maurice VENDAIS,
née Jeanne NOGUÈS,

leur épouse, mère, fille, petite-fille, belle-sœur,